

1er séminaire du GDRI Ambiances en traduction

Traductions linguistiques

Nantes, 9-12 Septembre 2014

Une synthèse ouverte, traduction parmi d'autres

Laurent Devisme

Je suis à la fois venu en ami et avec le risque de tenir des propos de biais. Disons d'abord qu'il y a une curiosité relative à cette « pugnacité » autour de la notion d'ambiances, récemment déclinée, à partir de l'UMR éponyme, dans une revue et ce réseau. Un réseau international suppose le déploiement d'une certaine familiarisation entre ses membres, du moins une certaine appropriation collective pour tester la pertinence des affinités électives. Le risque est fort « d'entente dans le malentendu » et si les mots sont des moyens pour s'entendre, ils peuvent aussi être des armes ! Aussi est-il assez vite apparu que l'enjeu n'est pas de trouver des équivalents (de la notion d'ambiance) mais bien de réfléchir aux difficultés de passer d'une langue à l'autre, de lancer la comparaison de réseaux terminologiques « *dont la distorsion fait l'histoire et la géographie des langues et des cultures* » comme le dit B. Cassin dans la revue *Transeuropéennes* (revue en ligne, entrée Traduire, contribution de 2009 à propos du *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Seuil, 2004).

Ce séminaire pose sûrement des questions à ce qui relève plus généralement de l'organisation scientifique internationale. En l'occurrence, chaque participant peut interroger quelle place revêt ce travail pour lui dans l'ensemble de sa démarche : tantôt un enjeu méthodologique de premier ordre, tantôt un exercice un peu scolaire ou encore un exercice de style ? Répondre à cette question permet en tous cas d'accentuer la connaissance du rapport qui existe entre les domaines scientifiques que nous construisons et les réseaux qui les traversent.

Il s'est agi pour cette première rencontre d'une exploration à haute voix et collectivement des résonances de la notion d'ambiance : voyages assurés avec des variations du sens qui dépendent aussi (avant tout ?) des styles scientifiques de chacun, des débats au sein des aires culturelles et linguistiques mais aussi des générations de rattachement et des conversations dans lesquelles nous sommes engagés. La variété de l'aventure des mots donne aussi à comparer les questionnements différents des auteurs et les sources dont ils sont familiers. Il s'agit bien de partir des mots (et non des concepts). Et on peut appuyer dans cette direction à nouveau avec B. Cassin citant Nietzsche : « *Celui qui trouve le langage intéressant en soi est un autre que celui qui n'y reconnaît que le médium de pensées intéressantes* » (Fragments sur le langage in *Poétique* 5, 1971, p. 134).

On pourrait parler d'une visée flottante (par analogie avec l'attention flottante), plutôt proche de l'initiative du programme collectif dirigé par C. Topalov : « *Notre programme est simplement d'essayer de restituer les significations effectivement données au fil du*

temps par des gens à des mots : que ces significations puissent être floues, ambiguës, contradictoires est la matière même de notre enquête. » (*L'aventure des mots de la ville*, Lafont, 2010, p.XVI). En même temps, les choix de ce trésor renvoyaient au fort degré d'évidence des mots retenus – ce qui n'est peut-être pas tout-à-fait le cas de l'ambiance...

L'enjeu du repérage des divergences – convergences quant à la notion d'ambiance n'est en tous cas pas une affaire simple dans la mesure où l'objectif premier était bien de maintenir l'inter-compréhension (l'ambiance dans le groupe !). Nous n'avons pas vraiment identifié de controverses pour cette édition : peut-être parce qu'il y avait une trop bonne ambiance (!), de nombreux liens antérieurs entre les contributeurs.

Il y a probablement un risque d'autonomiser le terme, notamment dans l'exercice « translating into » : on pourrait dire alors qu'il manque de traducteurs et d'une ethnographie de la traduction. De quoi un traducteur a-t-il besoin pour faire passer une langue ? Il faut éviter le risque de chercher des entrées à partir du français, qui ne doit pas être une langue étalon (risque d'un nationalisme ontologique). A propos d'ethnographie de la traduction, on songe par exemple à l'intérêt de pointer les moments où surgit, au sein même d'une langue natale, un terme étranger (« *come on* » pour se motiver dans une compétition, « *câlisse* » pour un voyageur ayant séjourné au Québec...). Ce sont du reste souvent des expressions populaires qui donnent le ton et légender une situation. Le langage courant est bien sûr plus labile et plastique que celui organisé autour d'un vocabulaire davantage fixé, stabilisé, propre aux sciences. En tous cas, évoquant la ligne éditoriale de *L'aventure des mots de la ville*, on peut retrouver ici le même souci de relever des études urbaines tout en ne les aplatissant pas dans un langage globish ou une « lingua franca ».

L'intérêt d'approches contrastant les programmes de laboratoires de même que celui d'approcher des bassins sémantiques de la notion est évident. Où l'on voit tout l'intérêt d'approches situationnelles, de démarches généalogiques (et si l'étymologie rejoint cet enjeu, c'est aussi pour montrer des ruptures de sens et pas seulement des continuités) mais aussi d'expérimentation et de production d'ambiances. Les écarts sont de taille, évidemment, entre, par exemple, telle approche marquée par le sociologue Pierre Sansot qui se demandait ce que l'on peut rêver des lieux afin de pouvoir les qualifier et telle autre portée à mesurer la température à l'intérieur des chaussures ! Mais cela peut sûrement s'inscrire sur une même carte.

Est-ce donc l'ambiance qui était en question ou la traduction ? Il me semble que les deux notions sont tellement en relations dialogiques qu'on ne peut vraiment les séparer : elles se co-génèrent. Rappelons à nouveau l'une des hypothèses fondatrices de l'ouvrage *L'aventure...* : les mots de la ville ne font pas que décrire le monde urbain, ils contribuent à le constituer. D'où ce que l'on peut qualifier de co-implication des dimensions langagière et spatiale. Il s'agit bien de comprendre comment différentes langues produisent des mondes contrastés, des ambiances différentes donc et, en les confrontant, de contribuer à augmenter notre spatialité.

On voit dans cette perspective que la sociologie de la traduction peut apporter quelque chose à l'ambiance. Et, probablement, dans le sens indiqué par P. Weibel et B. Latour à l'occasion du commissariat scientifique de l'exposition « Making things public. Atmospheres of democracy » (MIT Press, 2005).